

# Jeunes des cités au féminin : réputation, rapports amoureux et sexualité

**Isabelle CLAIR**, sociologue, chargée de recherche au Laboratoire « Genre, Travail et Mobilités » (GTM) du CNRS, Université Paris 8.

*Texte communiqué à partir du débat d'actualité 19 novembre 2009, organisé par le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne.*

## Introduction

**M**on propos se fonde sur une enquête par entretiens ethnographiques, réalisée pendant deux ans et demi auprès de soixante jeunes ; il s'agissait de filles et de garçons, qui avaient entre 15 et 20 ans au moment de l'enquête, et vivaient dans quatre cités HLM de la banlieue parisienne.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais vous en dire un tout petit peu plus sur cette enquête et le projet dans lequel elle s'inscrit, histoire que vous ayez quelques éléments de contexte.

Mon travail de recherche est centré autour des relations amoureuses hétérosexuelles (pour le moment) des jeunes, c'est-à-dire une instance donnant à voir l'entrée dans la sexualité et/ou dans la conjugalité. La relation amoureuse est pour moi un moyen de comprendre comment se construisent les identités de genre des individus. Je cherche à voir en quoi l'entrée dans la vie amoureuse est à la fois un moment de l'expression de la domination des garçons sur les filles, et d'obligation pour filles et garçons de se construire, de façon nécessairement binaire (c'est-à-dire dans l'opposition des sexes) en tant que filles ou garçons hétérosexuels.

Cette enquête auprès des jeunes de cité était mon enquête de thèse ; elle se poursuit depuis un an et demi par une enquête comparable en zones rurales, mon idée étant de mesurer la variation sociale du poids du genre au moment de l'entrée dans la sexualité et/ou la conjugalité.

Ces deux lieux d'enquête – la cité HLM et le village – sont particulièrement féconds pour réfléchir à la construction des réputations dans la mesure où il s'agit de lieux enclavés où tout le monde se connaît, et donc dont une des occupations ordinaires est de parler des uns et des autres, le jugement sur la sexualité des femmes n'étant pas le dernier des sujets de conversation, particulièrement des jeunes.

## 1. L'étiquetage, la condamnation d'une transgression ?

Tou-te-s les habitant-e-s des cités sont susceptibles d'être soumis-es à un nombre variable de « rumeurs » qui naissent au hasard de la vie quotidienne et meurent, le plus souvent, au bout de quelques jours. La « rumeur » part d'une personne ou d'un petit groupe, greffe sur tel individu une histoire parfois abracadabrante et se colporte de groupe en groupe, de cages d'escaliers en maisons de quartier. La personne qui en fait les frais se voit insulter au hasard des rues et des bus, on vient la voir pour lui extorquer des confessions en attendant d'elle qu'elle se défende, par les mots ou par les coups.

Lorsqu'une « rumeur » sort du périmètre restreint des voisins proches et s'installe pour plusieurs semaines, voire plusieurs mois ou années, elle donne lieu à ce que les jeunes appellent « une réputation », en d'autres termes une étiquette sociale durable. La parole répandue passe alors du doute à la vérité, de l'unisexe au féminin : la « rumeur » n'est pas toujours prise vraiment au sérieux tandis que la « réputation » est perçue par les jeunes comme quelque chose de mérité, de nécessairement vrai, quel que soit son degré de vraisemblance en même temps qu'elle se fonde sur les obligations féminines en matière sexuelle : « *quand on a une réputation, c'est qu'on l'a cherchée* » dit Sophie [19 ans], traitée d'« *allumeuse* » pendant des années et contrainte de rester enfermée chez elle pour que se taisent les voix de son quartier, parce qu'à 12 ans, l'été, on l'a vue porter un short moulant.

C'est de transgression qu'il s'agit d'abord ici, au sens exact où Becker l'emploie dans son analyse de la déviance<sup>1</sup> et, plus précisément, de transgression visible de la réserve sexuelle collectivement attendue des filles, selon une répartition genrée bien connue : les garçons seraient naturellement sexuels (c'est-à-dire qu'ils doivent être sexuels) ; les filles seraient naturellement sentimentales (c'est-à-dire qu'elles doivent être sentimentales). Dans les propos des jeunes que j'ai rencontrés, la comparaison entre filles et garçons est fréquente et débouche presque toujours sur le même constat : « *les garçons, c'est pas pareil que les filles* » ; l'asymétrie est évidente : lorsqu'une fille « *veut pareillement* », c'est-à-dire exprime un désir sexuel comparable au désir d'un garçon, « *c'est une pute* ». Une fille n'a pas le droit de désirer : elle doit recevoir éventuellement le désir masculin (lorsqu'il s'exprime dans un cadre légitime<sup>2</sup>) mais ne peut le susciter car alors elle « *provoque* », elle « *allume* ». Les filles doivent être défensives ; dès qu'elles sortent de cette position, leur sexualité devient active et donc dangereuse. Toute sortie de rôle assigné est condamnée par la morale sexuelle locale (confortée par une moralité sexuelle convergente à l'échelle de la société...).

Comme il est difficile de connaître exactement l'activité sexuelle de telle ou telle personne, les personnes fondent leur jugement sur des indicateurs visibles de ladite réserve, institués à leur tour en tant que normes. Trois principaux indicateurs sont régulièrement présents dans les entretiens : la tenue vestimentaire (avec tout un tas de codes sur ce qu'il convient ou non de porter quand on est une « fille bien »), la proximité visible avec le groupe des garçons et la mobilité géographique (toute l'idée étant qu'une fille qui traîne, c'est-à-dire qui est visible dans l'espace public sans visée spécifique, est une « traînée », c'est-à-dire une fille ayant nécessairement une visée sexuelle). Dans les trois cas, c'est sur le corps que se centrent les regards. L'apparence physique et son inscription dans l'espace social restent la seule preuve tangible, le reflet mécanique de l'activité interne et intime du corps des filles.

<sup>1</sup> Cf. Becker, 1985 (1963), pp. 32-33 : « *Les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance [...]. De ce point de vue, la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un « transgresseur ».*

<sup>2</sup> *Le mariage est le cadre légitime par excellence de la pratique sexuelle féminine. Mais la relation amoureuse peut être considérée comme un cadre relativement légitime s'il apparaît certain qu'elle renferme des sentiments amoureux sincères et si le garçon du couple occupe une place dominante dans le quartier.*

## 2. La confirmation d'un statut social stigmatisé

J'ai donc trouvé sur mon terrain d'enquête des normes bien précises de ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire pour être bien vu-e dans le quartier. Toute transgression m'a donc semblé dans un premier temps être l'occasion d'un rappel à l'ordre de la vertu. Mais en y regardant de plus près, c'est-à-dire en fait plus longtemps, je me suis aperçue que telle fille qui transgressait ces normes, d'une façon ou d'une autre, n'était pas mal étiquetée quand telle autre qui ne semblait pas beaucoup faire parler d'elle se retrouvait du jour au lendemain enfermée dans un stigmat. Finalement, je me suis rendu compte que ce ne sont pas tant les pratiques sexuelles (ou assimilées) qui suscitent l'étiquetage que la définition sociale des étiqueté-e-s : telle fille « a une réputation de salope » non parce qu'elle sort avec beaucoup de garçons ni même parce qu'elle « couche », mais parce qu'elle est d'abord une fille, n'a pas de grand-frère, appartient à telle communauté, porte tel type de vêtements, fréquente tels endroits et/ou a déjà une mauvaise « réputation ». Ce qui signifie que l'origine de l'étiquette réside éventuellement dans la transgression visible d'un certain nombre de normes (discretion vestimentaire, relationnelle, géographique) mais, surtout, dans le statut social des individus. En effet, préalablement au jugement qui donne lieu à l'étiquetage péjoratif et sexualisé, s'opère le jugement de ce que sont les personnes par ailleurs.

### 2.1. Le mauvais genre

Ce qui m'a mis la puce à l'oreille de l'importance de la prise en compte des caractéristiques sociales au-delà du processus d'étiquetage tel qu'il est décrit par l'interactionnisme, c'est que d'abord, l'étiquetage sexuel (« la réputation ») n'a de sens qu'à propos des filles, donc d'une caractéristique sociale : le sexe. L'extrait d'entretien suivant montre bien que la transgression est secondaire par rapport au genre ; c'est être une fille qui d'abord conditionne la « mauvaise réputation » :

Voilà, ça parle, ça parle sur elles. Les mecs, ils disent : « Elles parlent à personne » – c'est vrai, elles parlent à personne, et vu qu'elles parlent à personne : « Putain, c'est des vraies putes ! », et tout, « Elles parlent à personne dans le quartier, elles vont voir ailleurs », et tout. Ici, c'est comme ça : dans les quartiers, c'est comme ça.

Si tu parles pas, c'est que...

Ouais, voilà.

Et si tu parles ?...

Ben, pareil. Pareil. Et ils vont en dire encore plus : il suffit qu'elle parle avec un mec : « Cette nana, elle parle avec l'autre », tu vas aller lui parler.

[Karim, 20 ans, Le Theil]

Si une fille ne « parle » pas aux garçons de son quartier, c'est qu'elle « parle » à des garçons d'ailleurs (puisque une fille, nécessairement en péril d'être dominée par sa « nature » sexuelle, « parle » nécessairement à des garçons). Double transgression donc : elle entretient un échange de signification avec des garçons (soit un échange nécessairement sexuel) et elle sort du périmètre de contrôle de la cité (elle « traîne »). Si, en revanche, une fille « parle » aux garçons de sa cité, alors elle leur envoie un message signifiant qu'elle est sexuellement disponible pour tous les autres (« tu vas lui parler »).

Donc que les filles « parlent » ou « ne parlent pas » avec les garçons de leur quartier, elles seront de toute façon condamnées, et ce, parce qu'elles sont des filles.

C'est pourquoi, certaines d'entre elles font en sorte d'être identifiées comme des « *bonhommes* » : en se dotant de propriétés typiquement masculines, elles s'efforcent de renverser le stigmate de leur « nature » sexuelle nécessairement suspecte. En effet, si l'ordre du genre est à l'origine de la stigmatisation de la sexualité des filles, il permet aussi à ces dernières, dans une certaine mesure, de lutter contre elle : en même temps qu'il établit une différence fondamentale entre garçons et filles, l'ordre du genre établit un principe hiérarchique fondamental qui fait des premiers les référents absolus des secondes. Ce qui rend toute transgression du pôle masculin vers le pôle féminin (les « *tapettes* ») impensable mais le contraire éventuellement positif. Cette perméabilité de l'identité féminine aux attributs masculins est ainsi un moyen pour les filles de se déssexualiser en revêtant les attributs de la neutralité sexuelle masculine (le masculin étant le pôle référentiel<sup>3</sup>).

J'ai pas une réputation de salope... je suis plutôt le bonhomme... la bonne copine des gars, quoi. Les gars, ils m'aiment bien : ils trouvent que je suis un peu un bonhomme, quoi. Je suis leur bonne copine, mais... je suis un peu efféminée-garçon : je sais faire efféminée quand je vais avoir un copain et je sais rester garçon quand je dois me faire respecter.

[Aïcha, 15 ans, *Le Theil*]

On voit bien ici que « bonhomme » est mis directement en regard avec «  *salope*  » (la question posée ne suggérait pas cette opposition), une sorte de contraire positif : le «  *bon*  » contre la «  *sale*  », l'éternelle opposition des sexualités. Les filles sont en effet très fières de pouvoir dire qu'elles sont appréciées des garçons et qu'elles sont capables pour ce faire d'adopter les vertus masculines du courage, de la force et de la franchise. Aïcha, comme de nombreuses autres filles, n'en finit pas de décrire ses bagarres avec des filles (et des garçons), son intransigeance, son mépris pour les larmes et toute démonstration de faiblesse, et par-là réaffirme sa pureté sexuelle, sa distance à la souillure et en fait à la « nature » féminine. Ce qui la rend proche du groupe social des garçons et, par-là, de la « nature » masculine.

## 2.2. « Grand frère » et « petite sœur »

Nadia aussi, elle est super mignonne [...]. En plus, elle, elle a pas de grand-frère donc [les garçons] ils sont là : « Elle, elle a pas de grand-frère, et tout. Elle sera facile, et tout. On va la pécho<sup>4</sup>, et tout. »

[Zahra, 17 ans, *Les Tournesols*]

Ne pas avoir de grand-frère, c'est automatiquement être facile. Ici, Zahra ne renvoie pas à l'idée que Nadia, parce qu'elle ne serait pas défendue physiquement par un frère, serait «  *facile*  » d'accès ; «  *facile*  » est à entendre dans le sens de « sexuellement disponible ». Ce raccourci est bien sûr le résultat de l'une des croyances sociales exposées précédemment : les filles, qui ont la charge sociale

<sup>3</sup> Cf. à nouveau Colette Guillaumin : « Notre nature, c'est la différence. [...] D'ailleurs, il n'y a pas vraiment de masculin [...]. On dit « masculin » parce que les hommes ont gardé le général pour eux. En fait, il y a un général et un féminin, un humain et un femelle. », 1992, *op. cit.*, pp. 64-65.

<sup>4</sup> « Pécho » = verlan de « choper », signifiant en argot « se la faire », « coucher avec ».

de la réserve sexuelle, seraient aussi des êtres faibles, dominés par leur corps. Il apparaît donc évident aux jeunes rencontrés (filles et garçons) que sans frère, les filles sont perdues par leur « nature » sexuelle.

Du coup, régulièrement, la petite sœur subit un rappel à l'ordre public de la part de son frère, qui est aussi un rappel à l'ordre pour la cité tout entière (et notamment pour le groupe des garçons) : de la sorte, est réaffirmée l'étiquette qui convient à sa sœur et est donc validée sa légitimité sociale au regard des autres.

La dernière fois, j'étais à la fête du Theil – je parlais juste comme ça : [mon frère] est venu... il m'a affichée<sup>5</sup>, et devant tout le monde : il m'a engueulée, ouais. Il leur a prévenus : « Vous avez pas droit à ma petite sœur ; ma petite sœur, c'est pas une salope, et tout ! »  
[Zahra, 17 ans, Le Theil, citant son frère Omar]

C'est le statut social de la fille qui est antérieur à quelque acte que ce soit : Zahra n'est pas une « salope » puisqu'elle est la sœur d'Omar et qu'Omar le dit. Zahra n'est pas une « salope » par décret et ne peut pas le devenir alors que, dans les faits, si elle n'a pas encore eu de rapports sexuels, sa conduite ordinaire avec les garçons transgresse toutes les autres normes de retenue et de discrétion sexuelles auxquelles elle est censée se conformer : elle se maquille, a le regard constamment tourné vers les horaires de R.E.R en direction des Halles, est « sortie » avec un grand nombre de garçons, voire plusieurs en même temps, leur ment, ment à son frère pour se couvrir, etc. Mais Zahra a été instituée « fille bien » par Omar et elle court peu de risques de changer d'étiquette, quelle que soit sa conduite sexuelle, et tant qu'elle parviendra à conserver la confiance de son frère.

Ainsi les filles, bien que souvent très critiques à l'égard du contrôle de leur grand-frère, jugeant injuste leur pouvoir arbitraire sur elles, acceptent aussi de jouer le jeu, non seulement parce qu'elles ont intériorisé les principes de l'ordre du genre, mais aussi pour maintenir leur valeur-ajoutée de « petites-sœurs » dans le groupe social des filles. Ce qui les conduit à régulièrement faire appel à leur frère pour sortir de situations difficiles avec certains garçons et signifier à ces derniers, ainsi qu'au reste des habitants du quartier, qu'elles sont protégées.

Si les garçons, quant à eux, acceptent de jouer le rôle de censeurs et dépositaires de la moralité sexuelle de leur sœur, c'est certes pour conserver l'ordre du genre en leur faveur mais plus précisément parce que leur propre identité sociale en dépend. La protection est réciproque entre frère et sœur car la virilité de l'un repose en grande partie sur la pureté sexuelle de l'autre et inversement. Interdépendance, dans laquelle la fille occupe certes la place de dominée, mais qui signifie malgré tout un échange de valeur symbolique. A l'inverse, il n'est pas anodin de constater que ce sont généralement les garçons les plus dominés par ailleurs, qui exercent le plus leur pouvoir de « grand-frère » localement parce qu'ils ont intérêt à être forts quelque part et ne peuvent l'être que localement. Pouvoir donc, mais pouvoir de dominé, ce qui n'est pas sans effet sur la relation entre grands-frères et petites sœurs.

<sup>5</sup> « Afficher quelqu'un » = faire honte à quelqu'un publiquement.

### 2.3. L'appartenance communautaire

Enfin une troisième caractéristique sociale semble intervenir dans la probabilité pour une fille de se voir attribuer une réputation : c'est ce qu'on appelle communément l'appartenance communautaire, c'est-à-dire le fait pour une fille de paraître appartenir à telle ou telle communauté, du fait de la couleur de sa peau, de son nom, de ses fréquentations. C'est une caractéristique sociale difficile à cerner, d'autant que mon apparence physique m'a probablement empêché d'avoir vraiment accès à ce genre d'information : soit on ne m'en parlait pas, par inhibition ; soit on m'en parlait sur un mode provocateur. Il semble malgré tout qu'il y ait une échelle théorique de la vertu, la beurette étant au-dessus du lot, parce que musulmane et non noire.

**Isabelle CLAIR**

*Chargée de recherche au laboratoire CRESPPA-GTM [UMR 7217 CNRS, Paris 8]*